

point de vue

Normalité de la libido (féminine)? (1)

Une récente série d'informations et de publications vient relancer la toujours passionnante question de la «normalité» de la libido dans l'espèce humaine. Entendons-nous. La «normalité» dont nous parlons n'est pas celle qui renvoie aux transgressions telles qu'elles peuvent être définies – de manière variable au fil du temps – par la morale, l'opinion publique ou la loi. Dans ce domaine notre époque se caractérise, du moins dans les pays industriels, par deux phénomènes majeurs sinon complémentaires: une tolérance de plus en plus marquée pour l'homosexualité et une criminalisation croissante des pratiques ayant directement ou non à voir avec la pédophilie. Il y a peu encore souvent considéré comme un malade, le pédophile est devenu avant tout un «prédateur». On observera incidemment ici que le Vatican, directement confronté depuis plusieurs mois à une série de révélations pour le moins embarrassantes, préfère quant à lui avoir recours au concept d'«éphébophilie». Rome, il est vrai, a toujours beaucoup aimé emprunter à la Grèce antique.

La «normalité» que nous évoquons ici est d'un autre ordre, disons plus modeste. Formulée dans le cadre d'une hétérosexualité elle-même «normale», elle renvoie à la fois à

des normes chiffrées et à de possibles corrections médicamenteuses. Une parfaite illustration nous en est donnée avec l'affaire de la flibansérine, molécule de la multinationale Boehringer Ingelheim souvent présentée (sans doute à tort d'un point de vue physiologique mais l'image est fortement évocatrice) comme un «Viagra féminin». Il s'agit ici d'un composé non hormonal proposé sous forme de traitement oral quotidien a priori destiné aux femmes préménopausées qui souffriraient d'une «baisse de désir sexuel».

Ce composé est généralement présenté comme un antagoniste des récepteurs de la sérotonine.¹

Boehringer Ingelheim a énormément donné pour obtenir le droit de commercialiser (sous le nom d'Ectris ou de Girosa) ce normalisateur de certaines libidos féminines. La firme expliquait alors vouloir contribuer à la recherche dans un domaine où «les besoins médicaux ne sont pas encore satisfaits». En liaison avec la Food and drug administration (FDA) américaine, la multinationale a notamment lancé un vaste programme d'études de phase III visant à réaliser une avancée importante «dans la compréhension de


ce trouble psychique douloureux» et à «apporter un espoir aux millions de femmes et à leurs partenaires concernés par la baisse de désir sexuel». Cinq mille femmes en phase de préménopause ont ainsi été incluses dans ces programmes en Amérique du Nord et en Europe. Il s'agissait d'évaluer l'efficacité et l'innocuité de la flibansérine, bien sûr, mais aussi de mieux appréhender l'évaluation du niveau de désir sexuel et de l'impact psychologique d'une libido décroissante. Il s'agissait aussi, vaste programme, de tenter de mesurer ce que peut – ou ne pas – être la «satisfaction sexuelle» chez une femme, en l'occurrence préménopausée.

... la « complexité émotionnelle » de la sexualité féminine et les problèmes pouvant en résulter n'ont, le plus souvent, pas de cause médicale ...

Or voici qu'un comité consultatif indépendant de la FDA vient de se prononcer contre la commercialisation de la flibansérine sur la base du rapport bénéfices attendus/risques encourus. «L'efficacité est insuffisante pour justifier les risques» a publiquement déclaré, après le vote, le Dr Julia Johnson, présidente du comité, par ailleurs spécialiste d'obstétrique et de gynécologie (Université du Massachusetts). Ce comité était composé de sept femmes et de quatre hommes. Et il a jugé par dix voix contre une que ce rapport ne permettait pas, en l'état, de donner le feu vert à la commercialisation. La FDA n'est certes pas tenue de suivre ce type de recommandations pour autoriser ou non la mise sur le marché d'un nouveau médicament. Pour autant, l'expérience montre qu'elle s'y conforme le plus souvent.

Quelques jours avant ce vote, une analyse (réalisée par des médecins de la FDA) de plusieurs des essais de phase III concluait que les résultats présentés ne permettaient pas «de démontrer statistiquement une amélioration significative du désir sexuel» chez les femmes concernées. Ces médecins soulignaient aussi que la prise de flibansérine était associée à un risque nullement négligeable d'effets secondaires indésirables au premier rang desquels des symptômes dépressifs. Ces essais cliniques menés sur 24 mois aux Etats-Unis et au Canada avaient concerné 1323 femmes,





mariées pour la plupart, en bonne santé à l'exception d'une libido parfois qualifiée de «chancelante». Les membres du groupe flibansérine ont indiqué avoir eu une moyenne mensuelle de «4,5 rapports sexuellement satisfaisants», orgasme ou non compris contre une moyenne – miracle des statistiques – de «3,7» chez les femmes du groupe placebo et de «2,7» chez celles n'ayant pris aucune pilule, censée être active ou délibérément factice.

«Sur la base de ces études, Boehringer Ingelheim avait fait une promotion agressive de la flibansérine pour traiter les femmes préménopausées disant souffrir de manque d'appétit sexuel, un marché que les firmes pharmaceutiques ciblent depuis le succès phénoménal auprès des hommes du Viagra, autorisé à la vente en 1998, suivi quelques années après par les concurrents Cialis et Levitra», rappelle aujourd'hui l'Agence France-Presse. Les économistes spécialisés dans le secteur des «érectiles» estiment généralement que le marché du «Viagra féminin» pourrait atteindre deux milliards de dollars. Le Dr Christopher Corsico, responsable médical de la firme allemande aux Etats-Unis, n'a pas caché sa déception et son souhait de poursuivre le travail en liaison avec la FDA. Quant à la direction générale de Boehringer Ingelheim, elle a fait savoir que rien n'était perdu sur ce «créneau» tenu pour «porteur»: des discussions sont toujours en cours avec d'autres agences nationales régulatrices des spécialités pharmaceutiques.

Pour Leonore Tiefer (Université de New York), membre du groupe consultatif en charge de conseiller la FDA, la «complexité émotionnelle» de la sexualité féminine et les problèmes pouvant en résulter n'ont, le plus souvent, pas de cause médicale. Un point de vue radicalement opposé à l'existence même de l'entité pathologique dénommée «trouble du désir sexuel hypoactif» rangée dans la catégorie des dysfonctionnements sexuels féminins au sein du célèbre DSM-IV; un manuel élaboré de l'Association américaine de psychiatrie et qui, pour de multiples et bien dérangeantes raisons, rencontre un écho international grandissant sinon, déjà, planétaire.

(A suivre)

Jean-Yves Nau
jeanyves.nau@gmail.com

1 www.fda.gov/downloads/AdvisoryCommittees/CommitteesMeetingMaterials/Drugs/ReproductiveHealthDrugsAdvisoryCommittee/UCM215438.pdf